



HAL
open science

Henri Stehlé, l'humaniste au grand coeur

Jorge Sierra, Marie-Laure Abinne

► **To cite this version:**

Jorge Sierra, Marie-Laure Abinne. Henri Stehlé, l'humaniste au grand coeur. INRAE Antilles-Guyane. Hommage à Henri Stehlé, fondateur du Centre, pp.25-27, 2023. hal-04156260

HAL Id: hal-04156260

<https://hal.inrae.fr/hal-04156260>

Submitted on 7 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

REGARDS

Henri Stehlé, l'humaniste au grand cœur

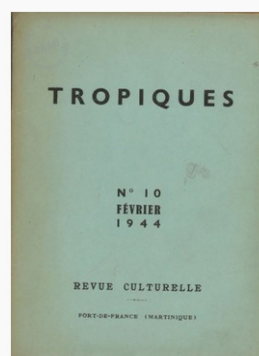
Jorge Sierra
et Marie-Laure Abinne
INRAE Antilles-Guyane

Lucien Degras a été le premier, au début des années 2010, à examiner les archives que la famille Stehlé avait offert à notre centre. Fruit de ses lectures, Degras revient, dans son «Carnets de lundi N° 4» datant de 2012, sur l'un des aspects les moins connus de Henri Stehlé : son amitié avec Aimé Césaire. Degras retrouve dans ces archives un document captivant, le «Discours d'inauguration de la Rue Henri Stehlé»¹, prononcé par Césaire en avril 1989. En effet, six ans après le décès de Stehlé, Césaire, alors maire de Fort-de-France, lui a rendu hommage en donnant son nom à une rue du quartier de Tivoli, à proximité du Jardin d'Essais qu'il avait dirigé en 1938. Nous suivons ici le texte de Lucien Degras :

«Le discours se termine sur des «merci», dont je retiendrai le dernier : «Merci à Henri Stehlé, le savant et l'humaniste au grand cœur, de nous avoir aidé non seulement à mieux connaître notre pays et sa richesse menacée, mais aussi à mieux nous connaître nous-mêmes, et en définitive de nous avoir aidés à mieux prendre notre mesure d'homme et à mieux nous construire aussi bien individuellement que collectivement». Ainsi parla Aimé Césaire de Henri Stehlé».

N'ayant pas de connaissance préalable sur l'amitié entre ces deux grands hommes, nous avons été interpellés par cette belle fin du discours d'Aimé Césaire, ce qui nous a incités à rechercher dans

la documentation de ces archives les traces de «l'humaniste au grand cœur».



Page de couverture de Tropiques N° 10
(<https://www.andrebretton.fr>)

Tropiques, 10

Revue culturelle

Périodique

Auteur

Édité par Aimé Césaire

Texte de Lydia Cabrera, René Ménéil,
Henri Stehlé, Lucie Thésée, Victor
Brauner, Aimé Césaire

Dans les années 1940, quand il était Directeur du Jardin d'Essais de Tivoli, Stehlé publie deux articles dans «Tropiques», la revue culturelle fondée et éditée par Aimé Césaire. Dans le N° 2 de 1941 il publie «La végétation des Antilles françaises», et dans le N° 10 de 1944 il contribue avec «Les dénominations génériques des végétaux aux Antilles françaises : histoires et légendes qui s'y attachent». Dans un ouvrage dédié à la poésie de Césaire, Ursula Heise² rappelle que plusieurs critiques littéraires européens ont été surpris «par l'inclusion (dans une revue littéraire) d'essais qui explorent le monde naturel antillais dans ses aspects scientifiques et philosophiques», et que certains d'entre eux le considéraient comme une sorte d'«exotisme tropical». Dans un entretien accordé en 1978³,

¹Aimé Césaire, 1989. Discours d'inauguration de la Rue Henri Stehlé. Archives Départementales de la Martinique, Fort-de-France.

²Ursula K. Heise, 2008. Surréalisme et écologie: les métamorphoses d'Aimé Césaire. Presses de Sciences Po: Écologie & politique. N°36. 69-83.

³Jacqueline Leiner, 1978. Entretien avec Aimé Césaire, en préface à Tropiques 1941-1945. Editions Jean-Michel Place.

Césaire lui-même explique ces inclusions : «*Nous voulions que cette revue soit un instrument qui permette à la Martinique de se recentrer... (souligné dans l'original) j'ai demandé à Stehlé une étude sur la flore... (car) notre idée était d'entraîner les martiniquais à la réflexion*». Heise voit dans cette démarche un effort pour «*familiariser les martiniquais avec leur propre milieu biologique*» et comme une «*célébration d'une identité enracinée dans des sentiments d'intimité, de respect et de communauté avec la terre*».

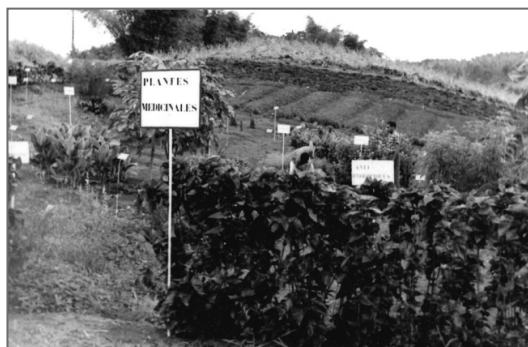
De toute évidence, pour Aimé Césaire, Henri Stehlé était bien placé pour faire partie de cette «*célébration*».

Après d'avoir trouvé cette première trace, nous avons fouillé un peu plus les documents des archives. Le fait que Stehlé était botaniste, avec un fort penchant pour l'ethnobotanique, nous avait fait penser que c'était dans ce type de documents des années 1940, comme ceux publiés dans «*Tropiques*», que nous trouverions des témoignages de son humanisme. Une lettre de 1950 que Stehlé a envoyée à Robert Mayer, Directeur de la Station d'Amélioration des plantes de l'INRA Versailles, venait en appui de cette idée. En effet, au détour d'un paragraphe concernant les travaux sur le centre, fondé une année auparavant, Stehlé signale que «*malheureusement, je n'ai guère le loisir de faire de la botanique pure mais celle appliquée nécessaire à l'agronomie, surtout pour les plantes fourragères, où je ne chôme pas*». Evidemment, l'administration du centre et les «*urgences de l'agriculture antillaise*», qu'il cite fréquemment dans ses écrits, ne lui permettaient pas de s'investir davantage dans sa passion première, la botanique pure.

Pourtant notre idée initiale s'est révélée partiellement erronée, car nous avons constaté que même dans les publications agronomiques les plus techniques, Stehlé faisait ressortir

la face humaniste de sa personnalité. Par exemple, dans un article de 1950, concernant la dégradation des sols dans les tropiques et la façon d'y remédier, Stehlé soutient que «*le problème est en effet le plus important : c'est celui de la vie humaine elle-même, d'où découle celle des Nations*». Sa maîtrise de l'écriture et du savoir-dire, lui permettent, trois lignes plus bas, de parler des différents types d'érosion, de l'estimation des superficies érodées, et de l'utilisation des plantes anti-érosion !

Mais revenons sur l'ethnobotanique car c'est cette compétence qu'Aimé Césaire a recherché chez Stehlé. Dans l'article publié par Stehlé dans le N° 10 de «*Tropiques*», qu'il appelle «*une causerie*», Stehlé tâche d'identifier l'origine des noms vernaculaires, ou populaires, de diverses plantes, sauvages et domestiquées, présentes aux Antilles. Il définit quatre sources d'appellations : «*les vestiges caraïbes*», «*les apports européens*», «*les reliques africaines*» et «*les dénominations hindoues*». A notre avis, les pages les plus saisissantes de cet article concernent «*les reliques africaines*», sur lesquels nous avons ciblé pour obtenir plus d'éléments nous donnant la possibilité d'étaler notre contribution sur la dimension humaniste de Stehlé.



Parcelle de plantes médicinales sur Duclos dans les années 1950 (Archives Stehlé)

Stehlé nous fait connaître rapidement le constat qu'il réalise, la perte de repères pour identifier l'origine de certaines appellations : «*L'on est même surpris et déçu de constater que le fameux «quinquiliba» des guérisseurs africains...*

ne porte plus ici (aux Antilles) le nom des ancêtres africains. Elle est désignée sous les termes les plus divers...». Il est aussi obligé de reconnaître que «la documentation sur place n'étant pas suffisante» elle ne lui a pas permis fréquemment de «retrouver trace de l'endroit exact et du nom des peuples (d'Afrique)» utilisant tel ou tel terme pour désigner une plante. Il ajoute qu'il «serait intéressant de les connaître car cela permettrait d'en déduire les lieux d'origine des africains destinés aux Antilles, toujours demeurés plus ou moins obscurs». Néanmoins, en trouvant parfois certaines similitudes entre les appellations africaines et antillaises des plantes, le récit de Stehlé devient lyrique : «...les dialectes africains, variés sans doute suivant les pays d'origine, s'estompèrent, se fusionnèrent avec le créole où ils demeurent encore avec leur accent lointain, brillants comme des perles dans le collier des mots archaïques et inexplicables».

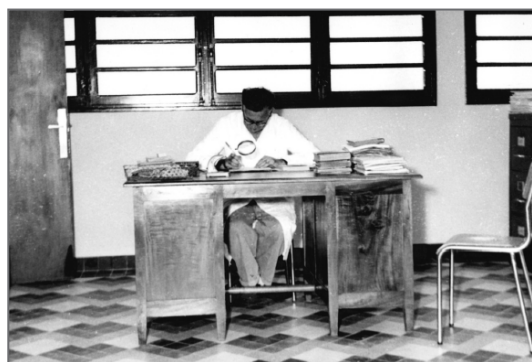
Afin d'expliquer cette «perte de repères», Stehlé nous livre sa pensée : «Le fait que les dénominations africaines soient si rares dans les populations antillaises, peut s'expliquer cependant par des conditions d'importation des premières lignées et le peu de similitude des flores du pays d'origine et du pays où, au gré des vents et des volontés, ces races ont échoué. Comment ces déracinés, arrachés brutalement, sans un avis préalable leur permettant de rassembler leurs choses précieuses : pierres ou plantes vénérées, dieux de la nature, incarnés dans les bois, la graine ou la corne, pour être jetés dans les cales des bateaux négriers, auraient-ils pu, dans leur habitat nouveau, entretenir le culte de leur passé ? Ceux qui survivaient, les plus vigoureux physiquement, furent placés dans un milieu géographiquement et floristiquement très différent de celui qu'ils avaient quitté, ne présentant aucun point, aucun trait de repaire, leur permettant de raccrocher à ces choses inconnues, le souvenir obscur de leur Afrique primitive... Leurs descendants ne

pouvaient sans doute maintenir qu'avec une grande difficulté une tradition qu'ils ne connaissaient pas. Tel est le premier fait historique en rapport avec les plantes et leurs dénominations».

Dans le même contexte du manque de repères, Stehlé raconte dans cet article une anecdote datant de 1937 et qui concerne Félix Eboué, alors gouverneur de Guadeloupe. Lors de sa visite au Jardin d'Essais de Point-à-Pitre, Eboué s'arrête net devant une «une magnifique cactacée, à laquelle il n'était accordé aucun regard d'admiration ou de déférence, en s'écriant «Mais voilà le fétiche ! La plante-Dieu à laquelle en Afrique noire l'on rend un hommage respectueux !»». Et à Stehlé de conclure : «Il est incontestable que, dans nos îles, on en a perdu jusqu'au souvenir lointain...».

Nous pensons que ces quelques citations tirées des articles de Henri Stehlé, éclairent sur ce qu'Aimé Césaire a voulu exprimer dans l'un des passages de son discours d'hommage :

«Pour ma part, j'ai toujours compris que chez Stehlé, le savant lui-même nous invitait à dépasser sa science et aller plus outre, et qu'il y avait chez Stehlé, fondamentalement, viscéralement, constitutif de l'homme, cette disposition à l'émerveillement, cet amour-connaissance, cette prodigieuse vertu qui motive le savant, certes, mais qui fait aussi l'artiste».



Stehlé en plein travail d'illustrateur botanique (Archives Stehlé)